

Ma mère et moi

Diane-Ischa Ross

Number 145, April 2015

Comme il vous plaira

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73828ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ross, D.-I. (2015). Ma mère et moi. *Moebius*, (145), 125–126.

DIANE-ISCHA ROSS

Ma mère et moi

Il ne se serait rien passé de mieux que les autres nuits, digne qu'on s'éveillât, sans ces images-là.

J'étais partie en métro à la Place-des-Arts, ou au métro Place-des-Arts? Je ne sais plus; la perte de mon manteau, mon grand manteau noir, a brouillé les pistes. Il y avait ce petit escalier bouché qu'on avait installé naguère lors de l'exposition du Bauhaus. Au cours de mes recherches, je le grimpais sans résultat, mais cet échec valait les autres. Voici que j'avais laissé mon manteau, pour être plus à l'aise, sur une patère dans la station, sur le quai ou bien ailleurs dans les couloirs qui mènent d'une salle à l'autre, au musée, à la boutique, à la billetterie. J'avais à déterminer le lieu de la perte ou de l'abandon. Deux administrations se partagent ce territoire: la STM et la Place-des-Arts. Et je cherchais de l'aide, de l'aide aussi pour penser la disparition et refaire mon chemin dans mon désarroi et dans mes pas. Il y avait à gauche, un peu plus haut que le plancher dallé, une boutique sans vitrine ni porte où une vendeuse aidait une cliente à passer une robe derrière un paravent et, sur la droite, un homme qui portait un melon trop serré façon Chaplin. Il y avait même un homme gentil qui ne remarquait pas mon embarras et qui avait les bras pleins de paquets; et il disait souriant qu'il avait acheté tous ses cadeaux. Il disait «cadeaux» avec le *d* suave des hispanophones et les paquets en prenaient de la valeur; même moi je les trouvais beaux.

Je suis sortie de là sans manteau et je marchais loin de mon quartier, en direction d'icelui, pieds nus et anxieuse à cause de ma perte, et c'était le printemps. Et je pensais

que le printemps c'était bien malgré les examens qui le gâchent un peu. Oui. C'était bien le printemps et j'arrivais à la maison, celle de ma mère, semblable à celle de ses parents: petite. Et j'avais vu un chat superbe, un rex ou un autre aussi impressionnant, magnifique. Et ma mère était assise sur le gazon. C'était bien malgré qu'elle ait plus tard du mal à se mettre debout. Je disais: «Regarde je vais te montrer le chat des voisins»; mais celui qu'on voyait n'était plus le même, plutôt un gros chat tigré dans les tons de brun, qui arrivait de très haut comme plongeant d'un arbre. Je le lui montrais et, tandis que nous étions là, un petit oiseau noir, que j'appelais à tort un colibri, volait autour de nous. Ma mère n'en avait pas peur bien qu'elle penchât la tête, et il effleurait ma main en s'y posant presque. Il était noir et sa queue prolongeait ses ailes. J'ai vu, éveillée, des mousses de suie prendre une forme de papillon. Notre oiseau était beau et quand je n'aurais pas eu les bons mots, ni pour le chat ni pour lui, il y avait une bonne entente entre ma mère et moi. Et, dans le demi-sommeil, j'ai supposé que je n'avais perdu ni mon manteau ni mes chaussures puisque j'avais peut-être rêvé cette histoire du métro Place-des-Arts.